

De l'inconvénient de recevoir 150 millions pour une revue de poésie

Article paru dans l'édition du 25.06.04

Etre riche et poète... en Amérique, pourquoi pas ? Ruth Lilly, héritière de l'industrie pharmaceutique a légué, en 2002, l'équivalent en actions de près de 150 millions de dollars à la Modern Poetry Association, l'une des plus éminentes institutions littéraires outre-Atlantique et à sa revue Poetry, créée en 1912. C'est elle qui a publié certains des grands poèmes américains du XXe siècle, comme *The Love Song of J. Alfred Prufrock*, de T.S. Eliot ou *Sunday Morning*, de Wallace Stevens.

Le don de cette héritière fantasque et poétesse à ses heures perdues a provoqué une onde sismique dans le milieu littéraire - surtout dans les cercles très fermés de la poésie américaine. John Barr, le nouveau président de la Poetry Foundation - qui a désormais perdu l'épithète « Modern » -, en est encore ébahi : « A ma connaissance, cela ne s'était jamais produit : 150 millions de dollars offerts à une forme d'art telle que la poésie ! ».

Mais après un bref moment d'extase, le don de Ruth Lilly a semé la panique. Les critiques et calomnies n'ont pas tardé à fuser. Certains ont asséné que les dons de cet ordre ne devaient servir que les causes humanitaires, qu'il s'agissait là d'un acte de générosité parfaitement idiot. D'autres ont rappelé que Ruth Lilly a été déclarée, il y a près de vingt ans, « mentalement et financièrement incompétente selon la loi », par son frère qui s'inquiétait, semble-t-il, pour la fortune familiale et avait sans doute moins de goût pour la poésie.

« UN FARDEAU TERRIBLE »

La communauté des poètes américains a été, quant à elle, saisie d'angoisse. L'institution mythique va-t-elle se muer en une simple entreprise à but lucratif ? La création poétique n'est-elle pas, en son essence, marginale ? Et en quoi ce don sera-t-il utile à la poésie ? Dans les pages du *New Yorker*, un poète qui souhaite garder l'anonymat a déclaré : « C'est comme si vous laissiez 100 millions de dollars à votre chat. » Le rédacteur en chef de Poetry, Jo Parisi, a brusquement démissionné après vingt-sept années de service. Il a même dû signer un « contrat de séparation » qui le contraint au silence quant aux motifs de sa démission. « C'est un fardeau terrible, avait-il déclaré quelques temps auparavant, les gens ne se rendent pas compte du poids de la responsabilité ». Il avait évoqué notamment les réunions interminables autour de la gestion de ce capital titanesque, et le téléphone qui ne cessait plus de sonner : investisseurs, agents immobiliers, poètes en proie à de soudains accès de cupidité...

L'affaire a même fait la « une » du *Wall Street Journal*. Il est désormais impossible de parler au nouveau rédacteur en chef sans passer par une entreprise de relations publiques. Et si Poetry survivait jusque-là grâce à une poignée de dollars, le magazine s'est aujourd'hui installé dans des locaux de près de 800 mètres carrés. John Barr affiche un visage serein : « Nous ne serons pas les General Motors de la poésie. » Agé de 61 ans, Barr a fait fortune à Wall Street et a publié six recueils de poésie, dont quelques volumes sur la guerre. « Le poète et le businessman tirent leur eau d'un même puits, explique-t-il. Dans ces deux domaines, on peut user de créativité pour recouvrer de l'ordre dans le chaos de l'expérience quotidienne ». En attendant, les poètes publiés deviendront plus riches. Adieu, les deux dollars la ligne, Poetry triple désormais la mise...

Lila Azam Zanganeh

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

